

# **Lumières et flammes autour de ma petite histoire de la recherche qualitative**

**Pierre Paillé**, Ph. D.

Université de Sherbrooke

## Résumé

Le texte qui suit est une transcription intégrale de la conférence prononcée par l'auteur lors du colloque de l'ARQ (Congrès de l'Acfas) ayant eu lieu à l'université du Québec à Chicoutimi le 10 mai 2005. Le caractère oral de la communication a été conservé à l'écrit. L'auteur aborde l'évolution de la recherche qualitative d'une manière tout à fait personnelle. En effet, il a choisi de présenter quelques-uns de ses «coups de cœur» et de ses «peines d'amour» en ce qui concerne la recherche qualitative. Cette série, présentée sous le forme de prix « Orange » et prix « Citron », couvre les vingt dernières années, époque qui a vu la recherche qualitative évoluer à un rythme effarant. Vingt ans, c'est aussi le nombre d'années d'existence de l'Association pour la recherche qualitative (ARQ). C'est également le nombre d'années d'expérience en recherche qualitative de l'auteur. À cette occasion, on pourra constater que l'histoire de la recherche qualitative n'a pas laissé l'auteur indifférent, et certaines de ses heureuses rencontres et de ses déceptions trouveront peut-être écho chez les lecteurs et lectrices de la revue.

## **Lumières et flammes autour de ma petite histoire de la recherche qualitative**

Bienvenue au Gala des prix Orange et Citron de la recherche qualitative. Je serai votre animateur pour ce survol de ce qui m'a allumé et de ce qui m'a enflammé au cours des vingt dernières années dans l'univers de la recherche qualitative. J'emploie l'expression «allumer» dans le sens de ce qui m'a apporté de la lumière. J'emploie l'expression «enflammer» dans le sens de ce qui a fait jaillir de moi les flammes de la critique. Je tenterai d'être le plus personnel possible dans l'attribution de ces prix. En tant que seul membre du jury, je porterai également la responsabilité entière des jugements portés sur les éléments de l'histoire de la recherche qualitative mis en avant-plan.

Et des jugements, j'en ai. Remarquez que ce n'est jamais personnel, dans le sens que ça ne concerne pas les personnes, mais les idées. Comme on dit, toute ressemblance des méthodes et innovations avec leurs auteurs

n'est que professionnelle. Il ne faut donc pas personnaliser. Je dois vous avouer, à titre d'exemple, que j'ai même rencontré Jean Charest l'an passé et que je lui ai parlé amicalement. D'accord, c'est peut-être un peu excessif, mais, à ma décharge, il faut dire que j'ai un peu été pris de court, car la rencontre a eu lieu inopinément dans un Costco et je fus présenté bien malgré moi à Monsieur le Premier Ministre par ma belle-mère qui avait engagé la conversation. Bref, échanges de poignées de main et mondanités, il en est ressorti que nous avons exactement le même âge. Pour le reste : quel gouffre.

Heureusement, je suis ici avec vous à évoquer quelques petits prix Citron et Orange, alors que lui nous brasse depuis deux ans une vinaigrette passablement indigeste. Enfin, c'est une autre histoire, l'histoire du Québec, dont il faudra bien un jour écrire un nouveau chapitre. Mais laissons cela, car l'histoire qui nous intéresse aujourd'hui est celle de la recherche qualitative. Et mon premier prix Orange a justement pour thème la contribution à l'histoire des méthodes qualitatives au Québec. Comme dans tout bon concours, il y a des finalistes et, bien évidemment, un gagnant. Donc, dans la catégorie «Contribution significative tout au long de l'histoire de la recherche qualitative», les finalistes sont : l'ARQ (L'Association des restaurateurs du Québec — nous les chercheurs de terrain avons en effet beaucoup mangé au restaurant); 2<sup>ème</sup> finaliste : l'ARQ (l'Assurance Responsabilité du Québec — car il nous a toujours fallu une telle assurance, au cas où nous causerions des dommages aux autres approches méthodologiques); et enfin, 3<sup>ème</sup> finaliste : l'ARQ (L'Association pour la recherche qualitative), qui fête ses 20 ans d'existence.

Et le grand gagnant est : L'ARQ ... la troisième nominée, bien sûr. Si vous voulez, pour vous entretenir quelque peu de cette illustre gagnante du premier prix Orange, je vais vous raconter une petite histoire. Ça se passait dans un pays qui n'en était pas tout à fait un — un rendez-vous manqué. Dans ce pays de montagnes, de fleuves et d'universités, les chercheurs en étaient venus à un peu tous se ressembler. Ils avaient bien des objets d'études divers, mais sur le plan des procédures, il y avait un petit catéchiste assez pieusement suivi. On avait vu des pauvres bougres oser remettre en question ce bréviaire et subir d'humiliantes pénitences. On parle même d'un cas d'excommunication.

Mais on avait entendu dire que de l'autre côté des lignes, aux États, il y avait un début de rébellion. Notre presque-pays-à-nous ayant mené lui-même une révolution tranquille sur tant de plans, il n'en fallu pas plus pour que de braves patriotes, interpellés par ce schisme apparemment libérateur et fécond, décident de tenir une assemblée sur cette question. Celle-ci eu un certain succès, les esprits s'échauffèrent, on grilla cigarettes sur cigarettes dans les corridors encore à cette époque libre-fumeurs, l'idée d'explorer de nouveaux territoires méthodologiques et de goûter à la liberté était grisante.

L'assemblée se termina, on n'ébruita pas trop l'affaire, et un rendez-vous fut pris pour l'année suivante.

Et c'est là, en 1985, dans l'allégresse, qu'eut lieu ce qui s'avéra rien de moins qu'un deuxième Événement du balcon de l'hôtel de Ville, et qu'à l'instar du général de Gaulle, d'illustres fondateurs d'une association qui allait interpeller une grande partie de l'intelligentsia universitaire québécoise, s'écrièrent : «Et vive l'Association *P O U R* la recherche qualitative».

Je ne vous en dis pas plus. Croyez-moi, sa réputation devint planétaire, en passant par New York et Montpellier, ses artisans des premières heures sont aujourd'hui riches et célèbres, parfois retraités, et ses membres ont tous payé leur cotisation pour cette année ... ou sont sur le point de le faire.

Passons à une deuxième catégorie de prix, qui tourne justement autour de la notion de catégorie, j'ai nommé : la catégorie des «Méthodes d'analyse qualitative faisant appel à des catégories». Et les finalistes sont : la *grounded theory*, l'analyse par théorisation ancrée, l'analyse qualitative de théorisation et l'analyse qualitative à l'aide des catégories conceptualisantes. Et le gagnant est : les quatre méthodes *ex æquo*! Je vous avais prévenu que ce concours serait très subjectif. Eh bien, les trois derniers finalistes sont des produits de mon propre travail! En fait, il s'agit pratiquement du même produit, mais avec un marketing renouvelé. Mais j'y reviens.

Parlons d'abord de la *grounded theory*. Personnellement, quand j'ai découvert la *grounded theory*, je n'avais rien connu d'aussi excitant depuis Genesis, les communes hippies et la Californie. Quelques années auparavant, j'avais décidé de poursuivre ma maîtrise en éducation plutôt qu'en anthropologie, mon domaine de formation initiale. Je m'intéressais au mouvement pour la paix et à l'éducation à la paix et j'avais donc fait un choix universitaire en conséquence. Mais ce que j'ai découvert progressivement, du point de vue méthodologique, c'est que la paix, c'est en anthropologie que je l'avais et pas en éducation : en éducation, on n'arrêtait pas de m'embêter avec des contrôles méthodologiques finissant presque tous en «é» : fidélité, reproductibilité, validité (interne et externe — on se croirait en médecine!), représentativité. On finissait tous par parler en «é» : «Quand est-ce que tu vas déposer?» «Pas tout de suite j'ai pas mal de choses à vérifier» «Quoi, as-tu mal échantillonner?» «Non, non, c'est mes stats qui me font ch..suer». Et ainsi de suite.

Moi j'avais étudié la méthodologie, en anthropologie, avec un professeur qui, lui, l'avait étudié avec Margaret Mead, laquelle avait comme approche méthodologique principale d'entraîner ses étudiants dans la cour de l'université Columbia et de leur apprendre, par la pratique, à

observer et enquêter. Observer et enquêter, c'était les deux seuls mots qui se terminaient en «er» dans ses prescriptions, sauf celui de «validité». Mais si tu savais bien observer et enquêter, la validité en découlait, donc la notion de validité devenait en quelque sorte redondante.

Mais allez donc expliquer cela à des interlocuteurs baignant dans un paradigme de psychologie expérimentale, qui était le paradigme dominant à l'époque en éducation, au début des années 80. J'en étais venu à me brouiller avec mon directeur de maîtrise parce qu'il tenait mordicus à ce que je prévois un groupe contrôle dans mon devis de recherche, ce à quoi je répugnais totalement puisque j'étais en train de planifier une recherche qualitative. Et c'est alors que je découvris, à nouveau, dans l'allégresse ... une commune hippie! Une commune d'un nouveau genre, toutefois : une commune méthodologique, où il y avait une grande liberté, où on pouvait ne pas lire avant d'aller sur le terrain (ce qui s'avéra, comme la totale liberté sexuelle des années hippies, plus ou moins viable, soit dit en passant), où la recherche pouvait partir des données d'enquête et non de la théorie de tel ou tel bonze, où même on pouvait à la fois générer et vérifier de la théorie valide et valable. Inutile de vous dire que je suis devenu un membre intime de la commune *Grounded theory*, et cela a changé ma vie, au point où je me suis mis à faire pousser mes propres choses.

Vous savez, une commune, ça vous porte un moment, mais, après, vous voulez voler de vos propres ailes. C'est ainsi, pour vous raconter un peu plus de ma petite histoire, que mon intérêt s'est quelque peu détaché de la *grounded theory* dans son ensemble, plus préoccupé que j'étais par l'analyse en tant que telle. Et puis, la *grounded theory*, au milieu des années 80, ce n'était pas très opérationnel. Comment faire l'analyse, concrètement, nous ne le savions pas vraiment. J'ai mis plusieurs années à mettre au point une série d'algorithmes de ce que j'ai appelé «l'analyse PAR théorisation ancrée». Et puis un jour, j'ai pris connaissance d'un nouvel ouvrage de Strauss, avec une nouvelle auteure, Juliet Corbin, et il y avait une parenté étonnante entre ce à quoi j'arrivais et leurs propres algorithmes, avec, toutefois, plusieurs différences terminologiques et conceptuelles. Quoi qu'il en soit, le fait que mon travail soit francophone a, je crois, facilité sa rapide diffusion, et je n'ai plus abandonné, depuis, le raffinement de cette approche d'analyse.

De l'autre côté de l'Atlantique, c'était toutefois une autre histoire. Je ne sais trop comment, mais mon article sur l'analyse par théorisation ancrée a fini un jour par aboutir à la Sorbonne, où Alex Mucchielli en a pris connaissance, et puis il y a eu le *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, auquel j'ai participé comme auteur, et là, pendant la préparation de l'ouvrage, Alex m'a laissé entendre qu'il trouvait l'expression «analyse par théorisation ancrée» assez barbare pour un public français. Et c'est pourquoi l'on retrouve, dans le *Dictionnaire*, la

dénomination «analyse qualitative de théorisation». Et puis, j'ai un jour tout remis ça en cause, avec la volonté d'embrasser le champ plus large de l'analyse qualitative dans son ensemble. J'en suis arrivé à me dire qu'il y a l'analyse qualitative générique, qui se différencie en méthodes selon les outils analytiques auxquels on fait appel : analyse par thème (analyse thématique), analyse par questionnement, analyse par l'écriture, et l'analyse à l'aide des catégories conceptualisantes (l'expression est encore une fois une dénomination proposée par Alex Mucchielli et moi). Est-ce que c'est, cette fois, une expression durable, pour reprendre le thème de ce colloque? Je vous dirais que ça va dépendre des ventes de notre livre. Si on ne vend pas, on va changer ça, cette expression-là! Blague à part, je me sens assez proche de ce que je porte en moi, comme analyste, et c'est pourquoi je me suis attribué un prix Orange! C'est génial d'être le seul membre du jury!

Allons enfin à la dernière catégorie pour la remise des prix Orange, avant de citronner un peu cette fin d'après-midi. Cette dernière catégorie est intitulée «Aspect de l'expérience humaine aux vertus scientifiques méconnues». Et les finalistes sont : l'émotivité, l'affectivité, la subjectivité, la susceptibilité, et l'irritabilité. Et la gagnante est : la subjectivité. Bravo. Je pense que ce thème parle de lui-même, car il est très subjectif. Mais je veux bien ajouter un petit mot. En fait, dans mon histoire d'amour avec les méthodes qualitatives, la subjectivité est femme. Permettez-moi donc de déclamer publiquement un peu de cette histoire. Ça s'intitule «Ode à la subjectivité».

### **Ode à la subjectivité**

T'es belle. Avec toi, je me sens bien, je suis moi-même, et, même, tu me révèles à moi. Avec toi, je n'ai plus le même rapport aux choses et aux autres. J'ai cessé de vouloir tout rationaliser et je m'abandonne plus à des formes de compréhension ... comment dire ... plus rondes ... moins carrées. J'accède à une autre vérité, moins nette parfois, j'en conviens, mais plus chaude. Avec toi, je ferai le tour du monde pour connaître les gens, pour écouter les vies, pour enrichir ma compréhension de l'expérience humaine. Tu es ma muse, tu me donnes accès à la poésie du monde, tu me donne toujours plus le goût d'exister, d'oser me dire, de prendre la parole sans me réfugier derrière des barrières de protection et surtout sans avoir besoin de l'assentiment des autres pour me reconnaître pleinement. T'es belle. Dans ta singularité, tu es si vraie. Peu importe ce que l'on pense de nous, de notre relation, de notre audace, tu es et tu resteras mon plus beau tremplin vers la connaissance.

Eh bien, félicitations aux grands gagnants des prix Orange. Je souhaite remettre maintenant trois prix Citron. Les catégories ont été choisies en fonction de mon expérience bien pénible de construction d'un monde qualitatif. Oui, on m'a mis des bâtons dans les roues! La vie qualitative semblait si accessible, si simple, mais c'était compter sans les autres! Ah les autres! Je ne citerai pas ici Jean-Paul Sartre, ni d'ailleurs Jean-Paul II. Je me contera de dégager trois catégories (après tout, les catégories, c'est ma spécialité).

Première catégorie : «Méthode d'analyse ayant le plus compliqué mes plans». Et les finalistes sont : l'analyse en continue, l'analyse sur contenu, l'analyse de contenu et l'analyse à peine contenue. Et la gagnante est : l'analyse de contenu. L'analyse de contenu! Ah Bardin 1977! Quels espoirs déçus dès les tous premiers moments de ma rencontre avec cet ouvrage multimillionnaire de citations! Comprenez que cette première rencontre a lieu en 1989, alors que l'on m'avait chargé, à la faculté d'éducation de l'université de Sherbrooke, de mettre sur pied un cours d'analyse qualitative. La responsable du programme de maîtrise qui m'avait chargé de cette mission avait ajouté, en complément d'information : il s'agira d'apprendre aux étudiants les techniques de l'analyse de contenu. D'après mes connaissances d'alors en linguistique et en sémiologie, l'analyse de contenu me semblait appartenir à un autre univers que celui de l'analyse qualitative, mais j'avais peut-être tout faux. J'entrepris alors ce qui allait devenir une longue quête de la logique qualitative de l'analyse de contenu. Et Bardin 1977 fut, dans ce sens, ma première grande déception d'amour de l'analyse qualitative. *L'analyse de contenu* — c'était le titre éponyme de l'ouvrage — répondait selon moi très imparfaitement au défi de l'analyse qualitative. Je n'aurais pas pu dire exactement pourquoi à l'époque, et cela me prit plusieurs années avant d'être en mesure de bien cerner la question, mais j'étais déçu comme un enfant privé de dessert et, surtout, désespéré, car qu'allais-je enseigner aux étudiants sous ma responsabilité? Mon problème s'aggrava encore plus lorsque je fus une deuxième fois laissé en panne par un autre ouvrage au titre cette fois prometteur — *Qualitative data analysis!* — de Miles et Huberman (1984), le seul ouvrage au monde avec ce titre à l'époque, qui s'avéra trop général, passablement brouillon et écartelé par une posture épistémologique faite de compromis, selon moi, trop vite arrêtés. Enfin, c'est une autre histoire sur laquelle je reviendrai plus tard.

Pour revenir à l'analyse de contenu, je crois que j'ai dû lire une trentaine d'ouvrages dans une tentative d'y trouver le filon d'une véritable analyse qualitative adaptée à la plupart des formes de la recherche empirique en sciences humaines et sociales ... en vain. Toujours, si on ne trafiquait pas la méthode, elle s'avérait parfaitement appropriée pour l'analyse des discours de politiciens ou des contenus des journaux ou

encore des émissions de télévision, mais pas pour des entretiens d'enquête de terrain où le sens transcende le contenu du discours et n'y est pas réductible. Toutes les tentatives renouvelées dont j'ai pris connaissance, depuis ce temps, avec l'espoir d'utiliser l'analyse de contenu à des fins herméneutiques, phénoménologiques ou tout simplement interprétatives me sont apparues mal inspirées. Comment pourrait-il en être autrement si l'on aborde un témoignage comme possédant un contenu, avec un côté manifeste et un côté latent qu'il faut codifier avec des catégories qui doivent être exclusives les unes des autres et quantifiables. Je sais que tous ne seront pas d'accord avec ce que je viens de dire, mais après tout, c'est moi le jury, donc : prix Citron.

Deuxième catégorie, maintenant : «La notion paralysante la plus coriace que j'aie connue». Et les finalistes sont : la recension des écrits, la problématique, le cadre théorique, et la conclusion. Et le grand gagnant est : le cadre théorique. Le cadre théorique! Cadre théorique par ci, cadre théorique par là, pas de subvention sans cadre théorique, pas de crédibilité sans cadre théorique, pas de science en fait. Pour moi, vouloir ou voir partout le cadre théorique, c'est comme voir partout Jean Coutu. Imaginez la scène : un étudiant au doctorat, sous la menace de son jury de projet de thèse, est à la recherche désespérée d'un cadre théorique pour sa recherche. Il participe à un congrès et croit apercevoir, dans la salle, Monsieur Cadre théorique en personne :

- Monsieur Cadre théorique ... vous êtes Monsieur Cadre théorique?
- Eh ... bien ... si vous voulez.
- Ah génial, j'ai justement une recherche à faire et il me faut un cadre théorique!
- Bien écoutez, je ne suis pas vraiment un Cadre théorique, on pourrait dire que je suis un levier théorique ou un élément d'une posture théorique, mais pas un cadre théorique.
- Monsieur, êtes-vous conscient de ce que vous dites? Vous me dites que vous n'êtes pas un cadre théorique?!?!
- Bien ... je suis un contexte théorique, mais pas **LE** cadre théorique!

Non, mais sans blague, vous trouvez pas que c'est limitatif, comme nom — un Cadre théorique — pour un type de recherche qui puise de manière éclectique à la complexité de référents pré-terrain, post-terrain de même que tout au long de la collecte de données, et ce, non seulement au niveau de ce que l'on appelle classiquement le «théorique», mais aussi aux niveaux conceptuel, méthodologique, épistémologique, expérientiel ... vous voulez que je répète la phrase !?! On parle de recherche qualitative :

...« un type de recherche qui puise de manière éclectique à la complexité de référents pré-terrain, post-terrain de même que tout au long de la collecte de données, et ce, non seulement au niveau de ce que l'on appelle classiquement le «théorique», mais aussi aux niveaux conceptuel, méthodologique, épistémologique, expérientiel». Et on invoque le bon Monsieur Cadre théorique. Je suis bien conscient que, parfois, l'on se débrouille avec les mots que l'on a. Mais il faut aussi que soient reflétées les énormes ouvertures qu'a connues le champ méthodologique au cours des trente dernières années et que nous puissions disposer d'une palette terminologique conséquente.

Pour moi, un cadre théorique trop étroitement nommé ou défini, c'est comme un carré brun sur fond beige; or, il me tarde, en recherche, de composer plutôt des tableaux empruntant au vert jalapeno, au jaune safran, au terra cotta et jouant plus librement des formes et de l'utilisation de l'espace. Pardonnez ma culture populaire, mais, quand j'entends l'expression «cadre théorique», je ne peux m'empêcher de penser à une chanson de Johnny Farago qui dit «J'ai ta photo dans ma chambre, je l'ai posée dans un cadre». Je préfère ne pas vous la chanter, d'autant moins que des copains et moi l'avions trafiquée ...

Passons plutôt à la dernière catégorie des prix Citron, qui s'intitule : «De toutes les expressions en «é», celle qui m'a fait le plus ... suer». Et les finalistes sont ... en fait, j'ai décidé que j'avais une seule finaliste, donc : elle gagne! Il s'agit de : la fiabilité! Ah la fiabilité, je pourrais vous en parler longtemps! C'est étonnant comme les voitures sont devenues fiables. Surtout les japonaises. Qu'il s'agisse d'une Honda, d'une Nissan, d'une Mazda ou d'une Toyota, vous êtes pratiquement assuré d'atteindre la première garantie de 3 ans ou 60 000 km sans aucune réparation, même pas les plaquettes de frein, et vous franchirez allègrement les 5 ans ou 100, 000 km sans aucune réparation majeure.

Et puis, je pourrais vous en dire encore plus. Mais en ce qui concerne la fiabilité en recherche qualitative, là, vraiment, vous me voyez bien embêté. Ce que l'on dit, c'est que la fiabilité, c'est un ensemble de mesures permettant de vérifier essentiellement la constance (des observations, des entretiens, des analyses), la répliquabilité (de toutes les opérations d'une recherche) et la reproductibilité (des résultats). Il y a aussi une sous-catégorie, si j'ai bien compris la chose, qui est la fidélité, celle des instruments qui doivent être métrologiquement calibrés et constants. Honnêtement, moi je préfère parler de voitures. Parce que, dans les sciences positives, c'est bien beau toutes ces mesures, mais avec les méthodes qualitatives, ça pose de nombreux problèmes. Enfin, c'est mon avis, et, pour vous sensibiliser à la chose, je vous ai préparé un petit questionnaire et je vais vous soumettre quelques koans méthodologiques. Ce ne sera pas long, il y a six questions et six koans.



**Première question :**

**1)** Vous engagez des assistants-analystes, et l'un d'entre eux présente une remarquable pénétration du regard conceptuel et code **différemment** des autres. Qu'allez-vous faire?

- a) Vous débarrasser de lui
- b) L'envoyer travailler en ethnologie
- c) Lancer la rumeur qu'il est à la limite d'un trouble de personnalité
- d) Aucune de ces réponses

**2)** Vous parvenez à un taux élevé d'accord inter-juges — disons 80% — mais un collègue vous dit qu'il trouve le 20% de désaccord très très intéressant. Qu'allez-vous faire?

- a) Lui interdire de parler de cela à qui que ce soit
- b) Lui rappeler le jour où vous l'avez surpris sur une terrasse alors qu'il était censé faire une communication dans un colloque
- c) Lui acheter le 20% d'information en question au prix fort
- d) Aucune de ces réponses

**3)** Vous avez un code d'analyse qui fonctionne bien, puis, tout d'un coup, ça ne marche plus. Que risque-t-il de se passer?

- a) Vous refaites courageusement, impassiblement votre analyse des dizaines de fois, croyant qu'il est impossible qu'un code ne fonctionne plus
- b) Vous demeurez, le regard fixe, ébranlé par ce code ingrat, jusqu'à ce qu'on vous rappelle que l'université va bientôt fermer
- c) Vous rentrez chez vous le soir, défait, et dites à votre compagnon ou compagne : «Chéri(e), la réalité change!»
- d) Aucune de ces réponses

**4)** Vous effectuez une recherche sur les institutions pénitencières et votre grille de codage s'applique très bien, de façon constante, jusqu'au jour où vous visitez une prison aux conditions insalubres. Quelle est votre réaction?

- a) On ne devrait jamais effectuer une recherche sur les institutions pénitencières
- b) Vous allez vite régler votre contravention en retard
- c) Vous pestez contre ces foutues grilles de codage
- d) Aucune de ces réponses

5) Vous semblez tenir une analyse intéressante du phénomène que vous étudiez, mais, progressivement votre vision semble vouloir se transformer. Que faites-vous?

- a) Vous songez sérieusement à débiter une thérapie
- b) Vous vous dites que vous avez probablement trop travaillé et espérez reprendre vos esprits avec un peu de repos
- c) Vous oubliez toute l'affaire, qui est beaucoup trop gênante
- d) Aucune de ces réponses

**Dernière question :**

6) Vous décidez de re-soumettre toutes vos notes de terrain et toute votre analyse à un chercheur indépendant. Cela signifie :

- a) Que vous avez perdu la tête
- b) Qu'il s'agit d'une sorte de chasse aux trésors, avec présents à gagner et tout et tout
- c) Que vous n'avez toujours pas réussi à contrôler, même avec une forte médication, cette insécurité qui vous habite depuis votre dernier article refusé
- d) Aucune de ces réponses

Ce petit questionnaire montre que la question de la fiabilité n'est pas simple. Elle soulève des problèmes philosophiques certains. Dans ce sens, je voudrais vous soumettre quelques koans en guise de méditation sur ce sujet. Un koan, c'est une proposition contenant une certaine dose d'ironie, qui n'est pas résoluble intellectuellement, et qui donc nous amène au-delà de la pensée. De la façon dont je vais vous les présenter, ces très courts koans ressemblent aussi à des boutades comme l'humoriste Pierre Légaré savait si bien les faire.

Par exemple :

Il existe des recherches de terrain assez longues (1an, 2 ans) au cours desquelles deux phénomènes sont susceptibles de se produire : l'expérience du chercheur peut changer et quelques cheveux blancs peuvent apparaître. Alors on peut se demander : devrait-on encourager l'usage de la teinture à cheveux chez les chercheurs chevronnés?

Deuxième koan :

À une époque où les gouvernements cherchent à récupérer des argents par tous les moyens possibles, existe-t-il des amendes pour virage à 180 degrés dans une collecte de données?

On dit qu'en recherche qualitative, c'est le chercheur lui-même qui est l'instrument principal. Or, lorsque l'on questionne la fidélité de l'instrument, n'est-ce pas ici une question indiscrete et déplacée?

Le chercheur traditionnel en sciences humaines et sociales recherche la permanence à divers niveaux du processus d'enquête. Or, la philosophie bouddhiste, qui connaît une grande vogue actuellement en Occident, prétend au contraire que tout est impermanence. Alors devrait-on interdire la propagande bouddhiste dans nos universités et centres de recherche?

Au moment où les compagnies pharmaceutiques effectuent des percées importantes avec les interférons, prozac et autres viagra, peut-on espérer sous peu la commercialisation d'une pilule inhibitrice de l'idéologie, le temps d'une recherche?

Et, dernier koan :

Un chercheur qui double les analyse d'un autre chercheur, est-ce cela qu'on appelle un agent double?

Voilà, bravo aux gagnants des prix Orange et meilleure chance la prochaine fois aux prix Citron. Remarquez que tout cela dépend du jury. Pour l'instant, c'est moi qui ai le micro. Toutefois mes essais de contribution méthodologique pourraient très bien se voir octroyer un prix Citron. Et ça arrive à l'occasion. Je me souviens, il y a quelques années, des efforts que j'avais mis à tenter de faire un peu de lumière dans la confusion entourant le champ de l'analyse qualitative. À un moment donné, lorsque les méthodes qualitatives sont devenues populaires, tout s'appelait de l'analyse qualitative. Or, selon moi, il y avait des méthodes qui s'approchaient beaucoup plus de la logique de la mesure quantitative que de l'analyse qualitative à proprement parler. J'avais donc proposé un tableau dans lequel je distinguais, entre autres, l'analyse quasi-qualitative. Or, quelques temps plus tard, lors d'une conférence devant un large auditoire, Jean-Marie van der Maren lança péremptoirement : l'analyse quasi-qualitative, ça n'existe pas! De la part d'un méthodologue que j'admire beaucoup, ça me faisait un beau prix Citron! D'ailleurs, parlant de propositions péremptoires, ceux qui assistaient à la conférence qu'Alex Mucchielli et moi-même avons donné l'an passé se souviendront de cette phrase d'Alex : «l'analyse quantitative, ça n'existe pas!» Si je nous comprend bien tous, l'idée est de savoir ce qui existe et ce qui n'existe pas! Questions profondément philosophiques, s'il en est. Ça me rappelle un improvisation de Claude Laroche, dans les débuts de la LNI, qui, au beau milieu d'un improvisation sur un thème assez léger, s'interrompt brusquement et envoya : «vous savez, parfois je me demande : est-ce que je me peux?»

Non, mais avouez que l'on fait une belle gang, nous les chercheurs qualitatifs! Et ça doit continuer. Pour cette raison, je souhaite donc réclamer des droits pour un développement durable de nous-mêmes. Ainsi, pour conclure cette longue plainte, mais aussi, heureusement, ces quelques déclarations d'amour, je vais me situer un peu plus dans l'action et réclamer des droits pour un développement durable des méthodes qualitatives. Avant toute chose, il me semble important de dire que ce développement durable doit passer par la souveraineté. À l'instar de la situation politique québécoise, je crois que la recherche qualitative doit devenir pleinement souveraine et contrôler toutes les lois qui la concernent de manière à pouvoir réaliser tout son potentiel et sa spécificité. Il y a beaucoup de chemin de fait dans ce sens, mais il est bon, je crois, de bien garder le cap. Je revendique six droits en particulier.

### **1) Le droit à l'unilatéralisme méthodologique**

Ce qui veut dire : avoir toute la latitude pour mener une enquête totalement qualitative, sans compromis et sans devoir céder, entre autres, aux forces de la mixité méthodologique. Je ne sais pas si vous avez remarqué, à l'époque, mais les méthodes qualitatives n'étaient pas encore tout à fait connues que, déjà, il se trouvait des âmes généreuses pour nous proposer des scénarios de mixité. Avez-vous déjà essayé de mixer de l'huile d'olive et du filigrain? Difficile quand on ne sait pas au juste ce qu'est le «filigrain» (je ne le sais pas plus que vous, d'ailleurs). C'est la même chose avec les méthodes qualitatives, territoire très peu exploré il y a 15 ou 20 ans de cela, que l'on a voulu très rapidement «réconcilier», ce qui revient, à mon sens, à jouer quelque peu à l'apprenti sorcier. La réconciliation quantitatif/qualitatif pose, même de nos jours, des problèmes qu'il ne faut pas ignorer, avant de passer trop rapidement à l'action.

J'en vois quatre, principalement : D'abord, à mon sens, les logiques qualitatives et quantitatives interpellent des univers fort différents du monde phénoménal. Ensuite, je trouve déjà complexe de mener à terme une bonne recherche qualitative, je me demande pourquoi alors se lancer d'emblée dans une double recherche. Et puis, la réconciliation m'a semblé maintes fois construite dans un rapport de subordination (du quantitatif sur le qualitatif).

Enfin, et c'est la raison majeure, les motivations à la base de cette volonté de réconciliation me sont apparues plus ou moins justifiées méthodologiquement. En fait, j'ai souvent relevé des types de motivations plutôt éloignés d'objectifs strictement méthodologiques. Ce sont, pour moi, si vous voulez, des formes de l'Homo réconciliabus. Je vous en donne quelques exemples. Il y a, d'une part, les chercheurs de formation quantitative qui incorporent les méthodes qualitatives un peu à contre-cœur (c'est l'espèce réconciliabus à reculonus) ou par opportunisme (puisque les

méthodes qualitatives deviennent si en vogue) (espèce réconciliabus à la modus). Il y a d'autre part les chercheurs qui découvrent les méthodes qualitatives mais qui décident d'y jumeler des approches quantitatives pour divers types de raisons : par peur de ne pas bien faire (réconciliabus circospectus), par insécurité face aux éventuels jurys ou arbitres (réconciliabus craintus), par relent de croyance comme quoi la vraie science ne vient véritablement qu'avec les chiffres (réconciliabus scepticus). Il y a enfin une catégorie de conciliateurs plus enthousiastes mais pas toujours motivés méthodologiquement, dont le bon vieux Québécois qui ne veut pas déplaire à personne et qui voudrait donc qu'on réconcilie ça le qualitatif et le quantitatif (réconciliabus quebecsus).

Bref, plein de raisons honorables de mixer les méthodes, mais où sont les justifications qui soient à la fois strictement méthodologiques et qui soient réalistes tout en garantissant un produit de recherche complet et de qualité, au bout du compte? Honnêtement, j'ai vu d'excellents projets qui partaient de ces justifications, mais je n'en ai pas vu une profusion. C'est pourquoi je réclame, pour tous les autres, le droit à l'unilatéralisme méthodologique.

## **2) Le droit de faire demi-tour par rapport au tournant linguistique**

La linguistique a permis aux sciences humaines de faire d'énormes bonds, mais il y avait, dans cette aventure, un piège dans lequel il est facile de se prendre, celui du formalisme, c'est-à-dire, principalement, le piège de l'analyse obnubilée par les formes du discours. Il est bien évident que les mots précis employés par les participantes et participants à nos recherches ne sont pas anodins, mais au-delà des jeux et enjeux du discours, dont on peut faire une analyse très savante, il y a une communication de vécus et de sens dont la saisie suppose un type d'écoute et d'analyse beaucoup plus près de la sensibilité clinique que de l'expertise logico-grammaticale. Je réclame donc, pour un développement durable des méthodes qualitatives, que nous ayons la liberté de jouer avec les mots, pour éviter que les mots se jouent de notre liberté!

## **3) Le droit de rendre des comptes uniquement par rapport aux critères de validation qui sont pertinents à notre position épistémologique.**

Je crois que nous avons énormément progressé sur cette question au cours des dix dernières années. Mais permettez-moi de jeter un petit pavé dans la mare. Je poserai la question sans détour : trianguler, c'est-tu rendu obligatoire, ça? Parce que, si c'est le cas, on s'est fait avoir. Mon raisonnement est le suivant : les méthodes qualitatives se sont démarquées des approches hypothético-déductives largement quantitatives notamment sur le plan épistémologique, en s'éloignant progressivement du positivisme. Or qu'est-ce que le positivisme? C'est essentiellement une vision du monde qui dit que la vérité existe et que bien la cerner est une question de

méthode, de critères scientifiques. Alors n'est-on pas en train de faire le jeu d'un certain positivisme en cristallisant sous la forme d'une norme ce qui n'était au début qu'un bon truc du métier? Je suis peut-être paranoïaque, mais je flaire encore la surveillance (surveiller et punir, disait Foucault) du Grand Patron Positiviste qui veut bien accepter la recherche qualitative du moment qu'elle se donne des critères nets et précis («La triangulation, c'est bon ça!», opinerait le Grand Surveillant Positiviste en guise de renforcement positif). Personnellement, je serais prêt à laisser tomber même l'expression «critères» si on assiste à une trop grande récupération à ce niveau. Je vais donc reformuler le droit énoncé en titre et le remplacer par : Le droit de régler, en toute liberté, les dispositions de mon enquête visant à cerner de manière riche et féconde l'objet de mon investigation. Hein, c'est pas beau ça?

#### **4) Le droit à la clause nonobstant en ce qui concerne la technologie.**

La clause nonobstant, c'est la possibilité, offerte par une constitution, de se soustraire à une disposition majoritaire. Je réclame donc le droit, pour qui le souhaite, de se soustraire à l'informatisation de l'analyse des données. Évidemment, ce droit implique sa contrepartie, celui de faire appel à des logiciels d'analyse. Toutefois, ce droit-ci n'a pas besoin d'être défendu, alors que ce droit-là pourrait poser problème étant donnée la grande vogue des analyses informatisées. Le problème peut survenir si la vogue devient une norme et que s'y soustraire est risqué. Combien d'entre nous ont déjà glissé en fin de demande de subvention la phrase fétiche «et nous traiterons les données à l'aide du logiciel N'Vivo», et ce, dans le but, au moins en partie, de faire bonne figure auprès des évaluateurs?

En lien avec cette question, je vois un autre droit très important : le droit au localisme et à la petite échelle. Car avec l'informatisation de l'analyse, je pense que nous sommes en train de nous habituer aux grands échantillons qualitatifs, et j'appréhende le moment où les recherches réduites, locales, avec un nombre limité de participants perdront leur valeur. Les grandes enquêtes, c'est formidable, mais je suis profondément persuadé que les petites enquêtes, lentes, minutieuses et méditatives, sont tout autant significatives et universelles.

**5) Le droit à tout un ensemble de postures, de gestes, qui débordent la sphère strictement scientifique et rationnelle, du moins temporairement, en cours d'analyse, c'est-à-dire le droit à l'imprécision riche, au flou artistique, à l'opacité suspecte, bref au non-encore dit, à l'implicite suggestif, à l'expressionnisme, à la communication directe et paralinguistique, ou comme l'écrit Nathalie Sarraute : de ta sensibilité à mon intuition. Le droit au montage aussi, c'est-à-dire le droit de laisser tomber des extraits de témoignage, voire des entrevues complètes, de mettre de l'avant certains phénomènes**

**plutôt que d'autres, de poursuivre des pistes théoriques, de privilégier des liens apparaissant prometteurs. Le droit à l'errance, également, comme nous l'avons déjà revendiqué lors d'une colloque passé de l'ARQ, qui est un droit à l'erreur, aux réinterprétations, aux errements passagers mais souvent fertiles.**

Et finalement, en conclusion, je revendiquerai le droit, selon moi le plus fondamental : le droit à l'humanité. Il importe, en effet, de saisir dans toutes ses dimensions l'humanité à l'oeuvre dans toute recherche en sciences humaines et sociales. Et je crois que nous en savons finalement relativement peu à ce sujet. La rencontre de l'être et du monde-vie est la plus fascinante mais également la plus mystérieuse des rencontres. Et je dirais qu'une vigilance extrême s'impose, non par rapport aux effets indésirables de cette humanité, mais au contraire, et bien en amont, par rapport au refus — parfois subtil, parfois inconscient — de cette humanité. On peut invoquer ici la notion de résistance dans la théorie psychanalytique, le concept d'ombre chez Jung. Mais avant tout, il me semble que le mécanisme le plus important est celui de l'«art» du refus, chez l'être humain, à savoir, appliqué à la situation de recherche en sciences humaines et sociales, le fait d'occulter ce qui est (obstacles, subjectivités, inconstances) par rapport à un idéal de ce qui devrait être (une recherche «scientifique»). L'on passe ainsi souvent à côté de la rencontre, toujours instructive, avec l'ambiguïté, la contradiction, l'altérité, l'adversité, l'inconnu, l'«humain, trop humain», comme dirait Nietzsche. Ces considérations renvoient, selon moi, à la nécessité d'une recherche intérieure et d'une réflexion. Il y a là un espace de recherche encore partiellement inexploré, malgré les contributions tout à fait éclairantes de Heshusius, de Eisner, de Resweber, de René Barbier, etc. Et puis, vous savez, le droit à l'humanité, c'est aussi le droit de se tromper, puis d'être mis au défi, ou, à l'inverse, de mettre les autres au défi et de distribuer des prix Citron. Je peux vous dire que c'est une réelle jouissance de distribuer ainsi des prix. Malheureusement, pour moi, c'est déjà terminé. J'aurai eu mon heure de gloire comme animateur de Gala. Merci beaucoup!